



La relation des écrivains avec l'argent est changeante. De gauche à droite et de haut en bas : Paul Léautaud, Oscar Wilde, Jean-Paul Sartre et Léon Tolstoï. Photos AFP et DR

Un ouvrage collectif qui plonge dans l'œuvre et la vie d'une quinzaine d'écrivains afin d'y débusquer leur rapport à la richesse. Une réussite.

Les écrivains détestent l'argent, mais ne les croyez surtout pas

LIVRE

Par **Marc-Antoine Hartemann**

Sans même convoquer des auteurs comme Sartre ou Bourdieu, la littérature n'a jamais beaucoup aimé l'argent, de Montesquieu (« *L'argent est très estimable, si on le méprise* ») à Alain (« *Ma grande objection à l'argent, c'est que l'argent est bête* ») ou Tolstoï (« *L'argent ne représente qu'une nouvelle forme d'esclavage impersonnel à la place de l'ancien esclavage personnel* »). De fait, personne ne s'était jusqu'ici penché sur les ressources des écrivains, un peu comme s'ils vivaient d'art et d'air pur.

Cette lacune est désormais comblée, et de belle manière : par ordre chronologique, quinze auteurs sont présentés par autant de spécialistes. Deux études plus globales (sur les « romans à sensation » anglais des années 1860 et sur les avantages somptuaires accordés aux écrivains dociles en URSS), et trois synthèses générales complètent un ensemble touffu, généreux, empli de références soigneusement notées et d'informations pertinentes.

La conception même du projet, avec de multiples intervenants, pouvait donner un ouvrage d'une grande inégalité, mais la qualité générale des textes est à signaler. Seuls un ou deux exégètes font des phrases, s'écoutent parler (devrait-on dire « se regardent écrire » ?) et jargonner ou philosopher à peu de frais. Les autres s'en tiennent au projet et évitent de se lancer dans les diatribes sur l'argent honni, vil corrupteur. La postface, toutefois, donne par moments dans ce genre, longs développements où la littérature est oubliée, surgissant parfois au détour d'une phrase, rattrapée par le col et replacée dans le



ESSAI Les écrivains et l'argent

Sous la direction d'Olivier Larizza, Orizons, 374 pages, 29 euros

flux des malédictions contre la spéculation et l'argent roi dévorant l'humanité. L'auteur semble bien plus dans le ton en évoquant ses propres ennuis d'argent, à titre personnel ou comme éditeur.

Comptabilités diverses

La multiplicité de points de vue offre de sérieux avantages : vu la richesse de la matière traitée, impossible de trop s'étaler. Les textes sont courts, vont à l'essentiel, évitent le délayage. Et le thème général « les écrivains et l'argent » pouvant se comprendre « comment les écrivains parlent d'argent » mais aussi « comment les écrivains vivent – ou pas – de leur plume », les approches sont variées au possible : l'une nous apprendra l'économie de Venise à travers les pièces de Goldoni, sans rien nous dire des finances de l'auteur, l'autre nous montrera le mépris de Flaubert pour l'argent – il pouvait se le permettre, il en avait – en parlant peu de ses romans, l'autre encore nous présentera Charles Robert Maturin, pasteur anglais, auteur de romans gothiques, à cours de ressources, allant régulièrement quémander quelques sous à Walter Scott et mettant dans la bouche de ses personnages quelques diatribes contre la misère et la pauvreté. On trouve même une analyse très fouillée – et très sérieuse – des différents aspects financiers révélés par les livres de Paul-Loup Sulitzer.

L'éventail des auteurs traités va du

méconnu au célèbre. On découvre Otto Falke, écrivain allemand ayant traversé le XX^e siècle, auteur prolifique multipliant les bourdes financières, plus certain de sa valeur que ne l'étaient les éditeurs – et les lecteurs. Notons au passage que l'intérêt des auteurs pour leurs sujets ne les aveugle heureusement pas : Falke n'est pas plus flatté que n'est excusé Jean de La Hire, auteur de romans populaires, plongeant dans la collaboration en 1940 et écrivant des pamphlets antisémites. On croise Jane Austen, dont les romans regorgent de descriptions de costumes ou de décors coûteux, dont les personnages croulent sous les motivations monétaires, et dont l'œuvre fait l'objet d'une analyse lexicale argumentée, ou André Breton, méprisant l'argent dans ses œuvres et mettant ses théories en pratique dans sa vie – un acte pas si fréquent.

Au final, pas de synthèse : la relation des écrivains avec l'argent est changeante. Chez certains la situation financière transparait dans les écrits, chez d'autres tout est compartimenté. Il est d'ailleurs difficile de comparer le train de vie d'Oscar Wilde, jetant l'argent par les fenêtres et terminant dans la misère la plus noire avec celui de Paul Léautaud, ascète plus ou moins volontaire, impécunieux chronique, découvrant les joies mitigées de la notoriété et des grosses avances à l'âge de soixante-dix-huit ans. Mais chez tous l'argent est sujet de préoccupation ; ils en parlent qui dans ses fictions, qui dans sa correspondance, qui dans son journal intime. Et les rapports – ou l'absence de rapports – entre la situation personnelle de l'auteur et son œuvre, s'ils sont intelligemment présentés comme ici, offrent un regard inédit et riche d'intérêt. A tel point que l'on espère un second volume, s'il est du niveau de celui-ci.

Marc-Antoine Hartemann

est documentaliste aux « Echos ».